

M. Prudhomme célébrant la fête de M<sup>me</sup> Patouillard ou de M<sup>me</sup> Préparé. Mais se figure-t-on M. Henry Monnier, le nez chaussé de ses lunettes de chouette, adressant ses compliments saugrenus à la rude et sérieuse matrone qui le regarde de ses grands yeux romains ? Tel est pourtant le rôle que fait jouer au critique sa phrase malencontreuse ; mais aussi pourquoi laisser finir par M. Jacquot le bourgeois, une apostrophe si galamment attaquée par M. de Mirecourt le gentilhomme ?

Il faut bien que M. Jacquot de Mirecourt s'y fasse ; il est bourgeois et très-bourgeois. J'entends bourgeois dans le sens anti-artistique du mot. Il ne suffit pas, pour acquérir droit de cité dans les arts, de déclamer contre le bourgeois comme le fait à chaque instant M. de Mirecourt ; il faut surtout être pur soi-même de ce manque de goût, de cette vulgarité native, de cet empesage de l'intelligence qui constituent ce qu'on appelle *le bourgeois*, en argot artistique. Or, le biographe, tout en s'efforçant d'étendre sur son style le vernis aristocratique de son pseudonyme, laisse le plus souvent poindre les oreilles de M. Jacquot, sous la peau de M. de Mirecourt. Il possède précisément dans ses jugements, dans ses opinions et dans son langage la dose de médiocrité, terre à terre et commune, nécessaire pour plaire à cette masse bourgeoise pour laquelle il professe un si souverain mépris. Aussi est-ce dans cette catégorie de lecteurs que ses petits livres ont obtenu le plus de succès ; ces mêmes gens lisent avec grand intérêt les romans de M. de Foudras et de M. de Montépin. Et comment M. de Mirecourt ne les charmerait-il pas en leur donnant l'appréciation suivante sur M. *Paul de Kock*, l'un de leurs auteurs favoris ?

Avec quelques suppressions, « vous aurez, quoi qu'on « dise, un *écrivain moral* qui n'attaque ni la religion, ni la « société, ni la famille. » (*Paul de Kock*, 44).